

Avant-propos

Le jour de mes quinze ans et demi, j'ai rencontré celle qui allait devenir ma femme.

Depuis plusieurs semaines, à intervalles réguliers, je croisais une jeune fille sillonnant les rues d'Épinal au guidon de sa bicyclette. Sa silhouette, son visage, son regard ne me laissaient pas indifférent. En novembre 1950, le jour de l'inauguration du lycée Claude Gellée à Épinal, j'aperçus la belle inconnue. Par un heureux hasard, elle se trouvait alors à un endroit où je pus enfin l'aborder. L'idée me trottait dans la tête depuis des semaines, mais c'est précisément ce jour-là que pour la toute première fois, je lui ai parlé. Je ne sais plus ce que j'ai dit ou fait, mais je l'ai fait ! Par la suite, nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises. Au fil de nos conversations — en tout bien tout honneur —, il m'apparut comme une évidence qu'elle serait un jour ma femme ! Je ne lui ai pas dévoilé mes sentiments, et je ne savais rien des siens à mon égard, mais peu m'importait ; au plus profond de mon être, j'avais acquis une double certitude : nous étions faits l'un pour l'autre et notre destinée serait, un jour, commune.

Les années passèrent. Nous continuions à nous voir et à discuter de temps à autre. Malgré nos échanges sporadiques, je restais intimement persuadé que nous ferions notre vie ensemble. C'était le temps de l'adolescence. Comme tous les garçons de mon âge, j'ai rencontré et flirté avec un certain nombre de jeunes filles. Pierrette — elle détestait son prénom — au cours de ses années de jeunesse, connut, elle aussi, une vie sentimentale. À l'aube de mes vingt ans, à l'âge où beaucoup de jeunes gens envisageaient de se marier, j'ai senti que l'heure était venue pour moi de sauter le pas. J'ai renoué avec Pierrette et je lui ai déclaré ma flamme. Pour mon plus grand bonheur, elle accepta de lier son destin au mien.

Elle fut, comme je l'avais espéré, la femme de ma vie.

Devenus mari et femme, nous avons fondé une famille. Confiants dans l'avenir, nous nous sommes consacrés, corps et âmes, à nos enfants et à notre travail. Totalement investis dans ce que l'on appelle communément *le quotidien*, nous remettions, sans cesse, à plus tard, les projets que nous ne pouvions pas mener à bien. Mais le temps, telle une poignée de sable que l'on tente de retenir dans le creux de sa main, nous a glissés entre les doigts. À l'approche de la cinquantaine, un cancer généralisé arracha la vie à la femme que j'aimais. Sa mort soudaine, atroce et brutale, me précipita dans un abîme de solitude et de désespoir.

Première Partie

C'est vraisemblablement sur leur lieu de travail que mes parents firent connaissance. Je ne sais rien des circonstances de leur rencontre et de leurs sentiments respectifs à cette époque. Je sais seulement qu'ils se marièrent de manière précipitée en 1935 : ma mère était enceinte. Cette situation, relativement courante en un temps où contraception et éducation sexuelle constituaient encore des sujets tabous, se réglait, le plus souvent, par un bref échange de consentements en mairie et à l'église. Un mois après le mariage de mes parents, je vins au monde à la clinique d'Épinal.

Je me remémore ce que disait mon beau-père à propos des enfants nés après un mariage précipité : « Les aînés n'ont pas de terme ! ». Mon beau-père était un adepte de l'humour pince-sans-rire !

Je ne garde aucun souvenir des quelques mois où nous vécûmes tous ensemble. Lorsque mon père nous abandonna, je n'avais pas encore un an. Ma mère m'a assumé et élevé seule. Elle a tiré le diable par la queue durant toute sa vie, se débrouillant comme elle le pouvait avec, pour seule ressource, son salaire d'employée de banque. Elle travaillait au service bourse, à une époque où les places de marché n'étaient pas encore soumises aux diktats de la centralisation et des algorithmes. Sans aucune aide de mon géniteur, ma mère subvint à nos besoins, mais également à ceux de sa propre mère, ma grand-mère Honorine et parfois même à ceux de sa sœur aînée et de la fille de cette dernière. Mon grand-père maternel, que je n'ai pas connu, exerçait la profession de boulanger. Après la mort de son époux, mon aïeule fut contrainte d'abandonner le commerce familial. Elle trouva refuge dans un petit appartement situé juste au-dessus de la boulangerie. C'est là, dans ce petit deux-pièces cuisine, que j'ai passé mon enfance. Nous disposions, en tout et pour tout, d'une seule et unique chambre et d'une salle à manger avec, dans un coin, une alcôve accueillant le lit de ma grand-mère. L'endroit n'était pas très grand, mais je ne m'en rendais pas compte ; pourtant nous vivions, pour ainsi dire, les uns sur les autres. Ma mère et moi cohabitons avec ma grand-mère, mais très souvent, nous partageons notre logement avec ma tante Gilberte, la sœur aînée de ma mère, et sa fille, ma cousine Josette. Ma tante travaillait, à droite et à gauche, comme gouvernante. Elle bénéficiait, le plus souvent, du gîte et du couvert dans les maisons où elle était employée ; *a contrario*, nous hébergions ma tante et sa fille lorsqu'elles se trouvaient sans toit et parfois sans ressources. De mon enfance, somme toute heureuse, je garde le souvenir de mes jouets, notamment un *Meccano*. Ce jeu de construction à base de plaques métalliques reste pour moi un modèle d'initiation à la mécanique. Mon oncle Julien me confectionna et m'initia aux échasses. Une fois trouvé l'équilibre, en véritable virtuose, je me déplaçais à toute vitesse sur mes longues cannes de bois. Je reçus également en cadeau des patins à roulettes. Je me rappelle qu'en dévalant notre rue, mes patins montés sur roulements à billes émettaient un bruit strident. Ce boucan infernal

m'attirait les foudres des passants ulcérés. Dans ma jeunesse, comme j'imagine de nombreux enfants, j'ai parfois fait preuve de naïveté. À l'occasion de la célébration de la Saint-Nicolas — je devais être âgé de sept ou huit ans à l'époque —, M. Legrand, coiffeur de son état et ami de la famille, me joua un tour pendable. Il m'offrit un Saint-Nicolas en chocolat, un tout petit Saint-Nicolas. En me tendant la confiserie, il me fit la recommandation suivante : « Tu le gardes bien, tu le regardes, puis si tu es sage, au bout de quelque temps, il va grandir, et si jamais il ne grandit pas, je viens et puis je te gronde ! ». Prompt à m'émerveiller, j'ai placé le Saint-Nicolas bien en évidence sur le buffet de la salle à manger. Chaque jour, je regardais avec attention le fabuleux présent offert par M. Legrand. Je scrutais l'objet avec une attention soutenue, mais, à mon grand désarroi, je ne notais aucun signe de changement. Et puis un jour, je dus me rendre à l'évidence : le Saint-Nicolas avait grandi ! Je n'en croyais pas mes yeux. Ainsi, de manière régulière, mon Saint-Nicolas se mit à grandir. J'étais aux anges ; j'allais manger un Saint-Nicolas d'une taille inespérée. Et puis, comme un bonheur ne vient jamais seul, ce prodige s'accomplissant devant mes yeux ébahis venait confirmer, s'il en était encore besoin, mon comportement exemplaire. Plus tard, on m'expliqua ou je compris de moi-même la supercherie. M. Legrand, avec la complicité de ma mère, venait à intervalles réguliers remplacer le Saint-Nicolas par un modèle de taille supérieure. Je n'y avais vu que du feu !

Mon premier contact avec l'école se fit sur les bancs de la maternelle de l'institution Notre-Dame d'Épinal, établissement, qui des années plus tard, allait accueillir Ségolène Royal, ancienne ministre et candidate malheureuse à l'élection présidentielle. Je fus ensuite élève à l'école Saint Goëry, rue de la Préfecture à Épinal. Dans le quartier où nous habitions, j'avais beaucoup de copains avec qui je m'entendais bien, par contre, à l'école, j'étais assez bagarreur. Je me laissais facilement aller à faire le coup de poing, surtout lorsque l'un de mes camarades s'aventurait à me jeter au visage dans le seul but de me blesser : « Tu n'as pas de père, toi ! ». Ce type de remarque me rendait agressif et me faisait sortir de mes gonds.

En l'absence de mon père, mon grand-père paternel, Étienne D., s'imposa naturellement comme mon référent masculin. Mes grands-parents avaient bien tenté de *rabibochoer* mes parents, mais sans succès. Mon père avait définitivement quitté les Vosges. Il s'était installé en région parisienne et travaillait comme comptable dans une entreprise assurant la distribution de produits pétroliers. Une à deux fois par an, je voyais mon père au domicile de mes grands-parents. Au fil du temps, nous nous sommes graduellement éloignés l'un de l'autre. Sans histoire commune, nous nous comportions comme de vagues connaissances amenées à se rencontrer de manière sporadique. Bien des années plus tard, j'accueillis l'annonce de son décès dans la plus complète indifférence. Trois semaines après la disparition de mon géniteur, mon beau-père s'éteignit brusquement. La mort du père de ma femme m'affecta terriblement ! Le temps faisant son œuvre, j'ai compris combien j'avais souffert de l'absence de ce père qui m'avait délaissé. Ma vie, je l'ai construite en me reposant sur ma mère et en m'appuyant sur des hommes forts et droits.

La défection de leur fils affectait profondément mes grands-parents, mais chacun se gardait bien d'aborder ce sujet, ô combien, délicat. Mon grand-père paternel s'attacha à combler, auprès de moi, le vide laissé par l'absent. Mon aïeul était un homme admirable, une

figure connue et reconnue sur la place d'Épinal, quelqu'un inspirant le respect. Il exerça son métier de contremaître dans l'industrie textile jusqu'à l'âge de 72 ans ! Qui à cette époque ne connaissait pas le Père Étienne ? Le travail était, dans son esprit, une vertu cardinale. Soucieux de mon éducation, mon grand-père savait, en toute occasion, me rappeler la valeur de l'effort. Je me souviens avec précision du rituel associé à la présentation de mon bulletin de notes. Si je m'étais classé premier, respectant à la lettre un immuable cérémonial, mon grand-père me félicitait et me glissait dans le creux de la main un billet de 5 francs, si j'étais arrivé en seconde position : je n'avais droit à rien, ni félicitation ni récompense et, si par malheur, j'occupais la troisième position sur le podium, alors, du bout des doigts, il me tirait, non pas les oreilles, mais ces petits cheveux poussant juste au-dessus de la tempe. Le message était, on ne peut plus clair : il fallait réussir ! Par chance, j'étais plutôt bon élève. Après la mort de mon grand-père, je découvris avec une certaine stupeur que cet homme que je tenais dans la plus haute estime possédait une part d'ombre. Un jour où je me trouvais dans un bistrot avec Maurice W., un cousin germain de mon père, celui-ci, en désignant le serveur du regard, me glissa à la dérobée : « Tu viens d'être servi par ton oncle ! ». Incrédule, j'appris ce jour-là l'existence du fils adultérin de mon grand-père paternel. Je me souviens des paroles prononcées par ma grand-mère au moment de la mort de mon aïeul. Elle dit à sa bru, ma mère : « Je n'ai pas eu beaucoup de chance dans la vie, mais j'ai eu un bon mari ». Ma mère lui répondit du tac au tac : « Eh bien moi, je ne peux pas en dire autant ! ». Ma mère n'était pas une chiffre molle et elle ne laissait rien passer ! Je ne sais pas si ma grand-mère, de son vivant, eut vent des écarts de son mari.

J'avais quatre ans lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata et, tout juste, neuf quand les nazis battirent en retraite. La France avait déclaré la guerre à l'Allemagne en septembre 1939 après l'envahissement de la Pologne par les troupes du Reich, mais la guerre — la vraie — ne débuta réellement qu'en mai 1940 quand l'armée allemande, de manière totalement inattendue, passa à l'offensive via la Belgique et la percée de Sedan. À l'annonce de l'invasion allemande, la panique gagna la population. Il se disait alors que les Allemands étaient des êtres affreux, des barbares ivres de rage, des sauvages prêts à tuer et à mutiler femmes et enfants. Les gens n'avaient plus qu'une seule préoccupation en tête : fuir avant qu'il ne soit trop tard ! En quelques jours, les routes menant vers le sud du pays furent submergées par des flots de voitures, de camions, d'attelages, de charrettes et de milliers de personnes fuyant à pied : c'était l'exode ! Opportunément, Monsieur Mercadier, le sous-directeur de l'agence d'Épinal disposait d'une voiture. Soucieux de préserver la mémoire et les avoirs de la banque, il chargea registres, livres de comptes et autres écrits dans son automobile. Il embarqua ensuite sa femme et sa fille et comme il restait encore une place disponible à son bord, il proposa à ma mère de nous emmener avec eux. Ma mère accepta sans la moindre hésitation. J'ai sans doute voyagé jusqu'à Limoges assis sur ses genoux. En l'espace de quelques semaines, la France vaincue tomba aux mains de l'ennemi. Une fois la reddition du pays entérinée, le Maréchal Pétain appela chacun à regagner son domicile. Les Français allaient devoir apprendre à vivre sous la domination allemande. Comme tout un chacun, après un séjour d'un ou deux mois à Condat-sur-Vienne à l'entrée de Limoges, nous sommes revenus à Épinal. La vie reprit son cours. Des années d'occupation, je ne garde que quelques souvenirs. Chouchouté par toutes les femmes de la maisonnée, je ne me rendais compte de rien, pas même du rationnement nous privant de nombreux produits de base. Mes grands-parents, quant à eux, étaient mieux lotis. Le dimanche,

ma mère et moi étions leurs invités. Invariablement, au moment où nous nous mettions à table, mes grands-parents déclaraient d'un ton revanchard : « Encore un que les Boches n'auront pas ! ». Le repas dominical prenait souvent des allures de fête ; on mangeait à tire-larigot, on s'empiffrait de plats et de mets plus appétissants les uns que les autres ; on dévorait à s'en rendre malade ! Je me souviens, comme s'en souviennent la plupart de mes contemporains, de notre malaise, de ce désagréable frisson qui nous descendait le long de l'échine chaque fois que nous apercevions des soldats allemands ou que nous entendions la troupe défilé au pas de l'oie ; une vision sinistre que le temps n'a pas effacée de ma mémoire ! En ces années noires, la police allemande venait au petit matin rafler des familles juives. De proches voisins : parents, enfants, jeunes et vieux disparaissaient ainsi en quelques minutes. Nous ne savions rien, en ce temps, du sort qui leur était réservé.

Je garde un terrible souvenir des bombardements qui ébranlèrent et détruisirent la ville à la fin de la guerre. Inlassablement, depuis des semaines, les Alliés préparaient, dans le plus grand secret, une offensive visant à libérer notre pays. En mai 1944, un mois avant le débarquement de Normandie, la ville d'Épinal fut la cible de bombardements massifs. La première attaque eut lieu le 11 mai 1944. Je me souviens précisément de la date ; c'était deux jours avant mon anniversaire. Ce jour-là, une escadrille de forteresses volantes reçut l'ordre de détruire la gare de triage d'Épinal, objectif sans doute jugé stratégique par l'état-major américain. Les *Yankees* déversèrent un véritable tapis de bombes sur la ville ; les dégâts furent considérables et les morts se comptèrent par centaines. Ma mère m'avait donné pour consigne, en cas d'alerte en cours de journée, de la rejoindre dans une cave appartenant à la banque, un abri où les employés venaient se réfugier dès que retentissait l'alarme. La cave se trouvait à proximité de notre appartement, au bout d'une ruelle jouxtant notre rue. J'avais tout juste 9 ans, mais je garde un souvenir clair et précis de cette rue étroite bordée de maisons, pour la plupart, inhabitées. Vers 15 h 45, toutes les sirènes de la ville se mirent à hurler à l'unisson. Immédiatement, j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai filé à toute vitesse vers l'abri. Je m'engageais dans la ruelle avec en point de mire l'entrée de la cave, quand les premières bombes tombèrent dans les parages. Sous l'effet des déflagrations, j'ai vu — je m'en souviens parfaitement — les façades des maisons, des deux côtés de la ruelle, onduler et chanceler. Dans l'instant, une vision envahit mon esprit : les bâtiments allaient s'effondrer et j'allais disparaître enseveli sous des tonnes de gravats ! Fort heureusement, rien de tel ne se produisit. Courant à perdre haleine, cerné par les explosions, j'ai réussi à rejoindre la cave. Accablée par l'angoisse et la peur de me perdre, ma mère fut pendant longtemps affectée par les événements du 11 mai 1944. Elle était tellement perturbée qu'une confusion s'installa dans son esprit : elle en vint à me souhaiter mon anniversaire le 11 et non le 13 mai ! Les jours suivants, les alertes et les raids aériens se succédèrent. Terrifiée à l'idée de voir la ville détruite sous les coups de boutoir de l'aviation américaine, ma mère décida de nous éloigner d'Épinal.